



anne-marie et roland pallade
art contemporain

Membre du Comité Professionnel des Galeries d'Art

Ernest PIGNON-ERNEST

Dossier de presse - exposition du 26 février au 18 avril 2009

Éléments de biographie
par **Ernest Pignon-Ernest**

Avec nos remerciements à la galerie Lelong (Paris, New York, Zürich)

Je suis né à Nice en février 1942. Mon père travaillait aux abattoirs, ma mère était coiffeuse. J'ai deux frères et deux sœurs. Francis, était tailleur et anime maintenant une salle de musculation ; Henri, ferronnier, est devenu capitaine des pompiers volontaires ; Monique, qui était coiffeuse, commence à peindre ; et Suzanne, dans la puériculture, fait du théâtre amateur. Eux et leurs familles, je ne saurais dire comment, ont compté dans ce que j'ai fait, comme a compté mon attachement à la culture niçoise.

Après l'école communale Pierre Merle - du nom d'un instituteur arrêté par la Gestapo dans sa classe et mort en Allemagne - l'école Risso jusqu'en 3e. À l'adolescence, dans ma famille, nous étions plutôt branchés sport, j'ai tout pratiqué : la gymnastique, le foot, l'athlétisme, le cyclisme, finalement plutôt moyen partout. Heureusement je dessinais. En 1954, la découverte de Picasso dans un numéro de Paris-Match a été un tournant. Après le BEPC en 1957, je suis allé travailler chez un architecte, ça m'a tout de suite passionné, ça m'a permis d'étayer mon dessin et surtout de gagner ma vie. Cette indépendance économique que j'ai ainsi acquise m'a donné une grande liberté, celle de ne pas être obligé de compter sur une pratique artistique pour subsister et de pouvoir tenter des choses sans logique économique, comme mes collages.

En 1959, dans un club qui réunissait peintres, poètes, écrivains, je rencontre Yvette Ollier, Marie-Claude Grail, sa sœur Denise et Daniel Biga. Avec eux, découverte du Greco et premier voyage à Tolède. À cette époque à Nice, le vrai lieu culturel vivant, c'est le "Laboratoire 32", rue de l'Escarène, le magasin de Ben, aujourd'hui fossilisé dans les réserves de Beaubourg. J'y côtoie avec Biga, Arman, Raysse, Venet, Viallat, Le Clézio, Bozzi, Filliou, Malaval, Alocco...

En 1961, André Riquier me propose de faire le décor de Fin de partie, je découvre Beckett et le théâtre.

En 1961-1962, militaire à Akbou, en Kabylie, j'ai la chance d'assister au cessez-le-feu et à l'Indépendance. Je garde les images de cette fête, avec des jeunes filles vêtues de satin vert et blanc qui descendaient vers Akbou à travers les oliviers. J'y ai beaucoup dessiné sur du papier journal déjà, avec du brou de noix. Je ne trouvais que ça. Au retour, je reprends à mi-temps le travail chez l'architecte, pour peindre et dessiner une partie de la journée.

1963, décor pour Les Retrouvailles d'Adamov et Le Défunt d'Obaldia. Deuxième voyage à Tolède avec Yvette Ollier.

En 1964, nous louons avec Yvette une maison sur le Mont-Boron qui devient un lieu de rencontres et de conception de spectacles. On y imprime la première édition des Oiseaux Mohicans de Daniel Biga, on y confectionne certains Fourre-tout de Ben et surtout on y élabore plusieurs numéros de la revue Identités, parallèlement à laquelle nous montons des spectacles avec Yvette (Michaux,

Dadelsen, Beckett, Nazim Hikmet, la Beat Génération...). Voyage en Toscane avec Daniel Biga et Jean Pieffort, vers Masaccio, Duccio, Simone Martini, Fra Angelico, les cellules de San Marco. Nous nous payons le voyage et des « gelati » gigantesques grâce à des dessins à la craie sur le trottoir de la Piazza Michelangelo à Florence!

En 1966, grâce à l'argent gagné en faisant les plans d'une villa avec un ami, je pars m'installer dans le Vaucluse pour me consacrer uniquement à la peinture. Je loue un ancien café à Méthamis, et j'affronte des grands formats (4x 2 m) des toiles sombres, expressionnistes, influencées par la trinité Greco/Picasso/Bacon.

L'implantation de la force de frappe atomique à quelques kilomètres, sur le plateau d'Albion, m'amène à chercher une échappée hors du cadre-tableau. Réalisation d'affiches. J'entreprends de figer la nature, de brûler et vitrifier la végétation (à Nice, Arman m'avait accueilli dans son atelier pour apprendre l'utilisation des résines). Pochoirs sur les routes à partir des photos d'Hiroshima.

Fin 1967, retour à Nice. Peintures, affiches pour le théâtre. Georges Tabaraud, directeur du Patriote (journal du PCF né de la Résistance), me propose de dessiner "la une" d'un nouvel hebdo et d'en faire la maquette. Peintures sur le thème de la guerre du Vietnam. À Avignon, je vois Napalm d'André Benedetto, qui m'apparaît exemplaire. J'expose mes peintures dans son Théâtre des Carmes. Avec Yvette Ollier et Jean-Claude Bussi, nous montons Statues de Benedetto au Cercle théâtral de Nice. Benedetto venu créer Xerxès propose à Yvette de venir jouer dans son prochain spectacle Zone Rouge, feux interdits, à Avignon, un certain été 1968...

Zone Rouge, pièce prémonitoire écrite fin 1967, est l'événement du festival. Je réalise un immense portrait de Julian Beck, qui dirige le Living Theatre, présent cette année-là. Il sera lacéré en une espèce d'autodafé organisé sur la Place des Carmes, un simulacre. Mais Avignon devient le terrain de toutes les dérives, de toutes les provocations, de toutes les démagogues jusqu'à cet imbécile mot d'ordre de nantis "Vilar Salazar".

Réinstallation dans le Vaucluse chez nos amis Sonia et Jean Froger. Jusqu'en 1971, je collabore avec Benedetto et le Théâtre des Carmes à plusieurs créations (Kamodé en 1969, Emballage en 1970, Rosa Lux, Lola Pélican...). Dans un grand atelier situé dans Avignon, je travaille à une série de peintures sur deux plans (toiles et plexiglas), l'itinéraire du Greco de la Grèce à l'Espagne et la réalité des deux pays alors sous dictature. Parallèlement aux représentations de Rosa Lux, j'expose à Toulouse une centaine de dessins et une installation de peintures sur plastique transparent superposant des références aux lettres, à l'œuvre, à la vie et à la mort de Rosa Luxemburg, avec des images de mai 68.

Été 1969, au Théâtre des Carmes, j'expose un environnement de 4 peintures, de 3x8m, et une centaine de dessins, parallèlement au récital de Colette Magny et aux représentations de Kamodé de Benedetto. Le grand graveur Frans Masereel assiste au vernissage de cette exposition.

À Méthamis, dans l'atelier de Guillaume Dacos, impression de 1000 sérigraphies sur le thème de "La Commune". Lors de mon séjour à Paris pour le collage, je rencontre Cueco qui montre mon travail à Pierre Gaudibert, (alors directeur de l'ARC - Animation-Recherche-Confrontation - au Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris : c'étaient l'homme et le lieu de référence de l'art vivant à l'époque). Il me fait inviter au Salon de la Jeune Peinture. Essentielle cette rencontre avec Cueco: son regard sur mon travail, alors et depuis, ses analyses, sa pensée, son humour, nos affinités, son amitié et celle de Marinette, m'accompagnent toujours.

Lors du Salon de la Jeune Peinture, Francis Biras qui œuvre au sauvetage de la Ruche me propose un atelier; C'est dans cette dynamique que s'y installent également Arroyo, Chambas, Fanti, Riéti, Titina Maselli, Parré...

À la suite d'un article de Catherine Humblot dans Le Monde sur mon collage de "La Commune", Marin Karmitz me contacte et me propose de réaliser les affiches des films diffusés dans ses premières salles du "14 juillet" à la Bastille. Ce sera une expérience importante, d'une part, parce que ces commandes ont contribué financièrement à mon installation à Paris et d'autre part, pour les films et les réalisateurs que j'ai découverts et rencontrés (Miguel Littin, Jorge Sanjines, Marco Bellochio, Marta Mesaros, Marghareta Von Trotta, Francesco Maselli, Gassman, Godard, Duras...) je commence à m'installer à la Ruche.

"Le Havre" : invité par Bernard Mounier et la Maison de la Culture, c'est la première fois que je mène l'approche du thème et la réalisation des sérigraphies avec un collectif. C'est la première fois

aussi que je suis payé pour une intervention. Je le serai encore à Grenoble, à Avignon et à Calais. Ensuite, toutes les autres interventions seront dues à ma seule initiative, de façon très libre, sans demander jamais ni financement, ni autorisation pour mes collages.

Avec le groupe "Ramona Parra" (nom choisi en hommage au groupe de peintres muralistes chiliens) nous montons à Nanterre Le Petit Train de Monsieur Kamodé, dont j'assume décor et mise en scène.

À cette époque, je reçois plusieurs courriers d'Hélène Parmelin, épouse d'Edouard Pignon, qui me somme de changer de nom. Elle me suggère "Fignon, Signon, Mignon"... J'apprends que nous devons participer, avec Edouard, à une exposition collective. Pour éviter le "E. Pignon" qui a créé déjà pas mal de confusion, j'écris nom et prénom avec un trait d'union "Pignon-Ernest" sans penser que l'on rajoutera mon prénom devant. Ce sandwich "Ernest Pignon-Ernest" se constitue "à l'insu de mon plein gré" !

Dénonciation du "Jumelage Nice/Cape Town". Je descends de Paris, la camionnette 2 CV remplie d'une centaine de sérigraphies que nous avons imprimées, Yvette et moi. À Nice, un groupe d'amis m'attend Place Saint-François, pour une nuit de collage.

1975, à Avignon, "Immigrés", "Images des Femmes" et à Paris, Tours, Nice, "Avortement". Puis, "Calais". Lors de ce travail, je rencontre Michel Sohier qui devient un ami et qui m'assiste sur de nombreux projets jusqu'à sa mort en 1996.

À Neuenkirchen (Allemagne), dans le cadre d'un symposium franco-allemand, je traite des "Berufsverbot", des gens interdits d'emploi pour raisons politiques, à partir d'une peinture sur plexis, de dessins, photos et documents.

"Grenoble". À l'origine, une invitation de Yann Pavie et de Catherine Tasca, qui dirigeait la Maison de la Culture. Dans un atelier collectif installé au sein d'une exposition sur l'œuvre de Maïakovski, réalisation de sérigraphies, déclinaisons sur les agressions subies par le corps au travail.

L'ensemble des syndicats me propose l'année suivante de réaliser une fresque sur la nouvelle Bourse du Travail. Plusieurs syndicalistes me disent regretter l'ancien local chargé d'histoire. Après de longues recherches dans les archives, je tente avec ma peinture, d'inscrire sur le nouveau bâtiment des signes de cette mémoire ouvrière. Avec Jean-Yves Noblet, nous réussissons à sérigraphier directement sur le mur.

1976, à Venise, avec des peintres de douze pays (Julio Leparc, Balmes, Barrios...), pour l'essentiel latino-américains, nous créons "La brigada internacional de pintores antifascistas", avec laquelle nous réalisons collectivement et en public, des peintures murales dans le cadre de manifestations de solidarité avec le peuple chilien, à Venise, Athènes, Avignon, au Festival de Nancy...

Je fais l'affiche du 1er mai de la CGT, avec un matériel pour une manifestation sur le thème du chômage, (des mains sans outils, 400 dazibaos).

"Rimbaud", de Paris à Charleville. Depuis l'adolescence j'avais, des dizaines de fois sûrement, tenté un portrait de Rimbaud, avec toujours en fin de compte le sentiment que c'était impossible ou absurde de figer l'image du poète. Avec mes collages multiples, chacun suggérant un Rimbaud autre, et condamné à disparaître, j'osais le tenter à nouveau. Et puis, à ce moment-là, le détournement du "changer la vie" par les politiques m'avait agacé et motivé.

Ma première véritable exposition dans le milieu des arts plastiques, à l'ARC, Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris, à l'invitation de Suzanne Page. J'y présente d'immenses photos de mes interventions in situ et les dessins préparatoires. Certains découvrent que je dessine.

Sortie de La Peau des murs, premier ouvrage sur mon travail, écrit par Marie-Odile Briot et Catherine Humblot, avec une préface de Cueco, édité par Alin Avila.

Michel Vinaver vient me voir à la Ruche au sortir de l'exposition de l'ARC et me propose de concevoir la scénographie de sa pièce Les travaux et les jours, mise en scène par Alain Françon. Belle expérience avec ces deux personnalités essentielles du théâtre contemporain. Avec Françon et Dominique Guilhard, nous montons aussi le texte de Sade : Français, encore un effort pour être républicain.

En 1980, à la suite de mon intervention contre le jumelage Nice / Cape Town, le comité spécial des Nations Unies contre l'Apartheid me sollicite pour une affiche appelant à la libération de Nelson Mandela et, par ailleurs, pour tenter de définir un projet anti-apartheid dans le milieu des

arts plastiques. Nous l'élaborerons l'année suivante avec Antonio Saura et Jacques Derrida. Dans un premier temps, nous avons édité des affiches (Rauschenberg, Tapies, Lichenstein, Vostell, Arman...) et organisé des vernissages simultanés dans des centaines de lieux, musées, syndicats, etc. Puis nous avons constitué un musée itinérant, qui a circulé dans plus de 40 pays, pour y dénoncer les soutiens au système raciste sud-africain. Et, sacrée utopie, en 1981, nous avons spécifié dans nos statuts que les œuvres appartiendraient au premier gouvernement démocratique d'Afrique du Sud issu du suffrage universel. Mener jusqu'à l'abolition de l'Apartheid, c'est-à-dire jusqu'à la victoire - et c'est pas si souvent - cette action, avec des personnalités aussi rares que Saura et Derrida, m'a marqué profondément.

1980, à Certaldo, sa ville natale, je me plonge dans l'œuvre de Boccaccio, puis à partir du Decameron, dans celle de Pasolini.

En 1980 encore, Le Monde me demande un dessin pour le numéro de Noël. Je fais une pleine page avec une "Nativité" dont le bébé est une fille. Je reçois un monceau de lettres d'insultes. Un collectif de femmes catholiques me remercie d'avoir posé la question : et si le sauveur était une femme?

À la demande de José Balmes, je pars au Chili. Conférences dans les écoles d'art de Santiago, Valparaiso, Concepcion, dans un climat de grande tension. Réalisation de l'image "Neruda" avec l'atelier collectif de Bella Vista. Avant de tirer la sérigraphie, Brugnoli me suggère de montrer mon dessin à Matilde Neruda. Elle me reçoit dans la maison pillée par les militaires lors du coup d'État, dans laquelle Neruda est mort quelques jours plus tard. Très impressionné par sa présence, par sa beauté intemporelle et tragique, je déroule le dessin sur la grande table. Elle reste silencieuse longtemps, puis me dit: «Pablo n'était jamais comme ça». Nouveau silence. Malaise...

Et lentement, en français comme en pesant chaque mot: «Mais vous avez raison, aujourd'hui il serait comme ça: grave et résolu». Elle m'offre à boire et m'explique : «Je vous ai dit qu'il n'était jamais comme ça parce que, vous savez, il riait toujours. Quand nous avons été expulsés de France, à peine montés dans le bateau, il a commandé Champagne pour tout le monde. Mais maintenant c'est la dictature».

Voyage à New York pour présenter le projet Art Against Apartheid à l'ONU. Je vois Arman il adhère tout de suite à cette initiative, dans laquelle il s'impliquera activement. Je me souviens qu'il obtient dans l'heure l'accord de Rauschenberg, Lichenstein et bien d'autres...

Voyage en Egypte, je reçois le Grand Prix de la Biennale d'Alexandrie pour une œuvre inspirée du Quatuor de Lawrence Durrell.

En avril, je suis surpris d'être invité à l'enterrement d'Alejo Carpentier, à La Havane, où j'apprends qu'il aimait beaucoup mon travail, d'où cette invitation. Je rencontre Gabriel Garcia Marquez, Nicolas Guillén, René Depestre, Claude Couffon et Régis Debray, qui deviendra un ami proche. Son parcours, sa pensée sur les médias, la politique, l'image; son regard sur mes images et ce que j'en fais, un vrai repère.

À mon retour, je propose à Bernard Lubat pour le Festival d'Uzeste, cet hommage à Carpentier que sera le "Concert Baroque" : des rencontres improbables et anachroniques, graphiques et musicales, Lubat, Portai, Sclavis, Steve Lacy... À cette occasion, séjour dans la forêt des Landes et discussions sur la photosynthèse avec Claude Gudin, l'origine des "Arbrorigènes".

Martigues. Sérigraphie dans la ville, à partir d'une "Martégale" qui pourrait être des deux rives de la Méditerranée. À la demande de Joëlle Pijaudier qui dirige le Musée Ziem, je réalise, à même le mur, un dessin à la pierre noire à l'intérieur du musée. Début du travail sur "Prométhée", que je poursuis quelques mois après à Anvers, face à la maison de Rubens.

Pour la première fois, je colle des dessins originaux dans la rue.

Fresque à Hyères. Dans le cadre d'une série de "douze murs peints en France", j'hérite de celui prévu à Hyères. Godard y a tourné Pierrot le Fou où Ferdinand-Belmondo se peint en bleu et s'explode sur l'azur du ciel, pendant qu'en voix off, "Elle est retrouvée l'éternité..." Je peins une espèce d'hommage à "Arthur Godard".

Après les moulages à Calais et à Paris chez "Plastic Studio", la ville de Martigues me prête un atelier pour la réalisation des "Arbrorigènes" avec Claude Gudin et Michel Sohier. Mon frère Henri, ferronnier, me fait les structures en fer. Je fais la connaissance de Claude Thiebaut (et de Françoise Lebrun) qui me propose de filmer l'élaboration de ce travail. Première installation des "Arbrorigènes" dans la forêt de chênes d'Uzeste pendant le festival, en Août.

Avec l'aide de Carlotta et de Philippe Charmet, installation des "Arbrorigènes" au Jardin des Plantes, à Paris. Plus de 100000 visiteurs et une abondante presse (plus de 300 papiers!).

Particulièrement critique à l'égard du parti communiste depuis quelques années, j'hésite à accepter le Prix Vaillant- Couturier. Jean-Pierre Léonardini me téléphone : «Oh, frère c'est Mitez qui a voté pour toi, si tu refuses ce prix, lequel pourrais-tu accepter?»

Scénographie de Profession chanteuse, avec Francesca Solleville et Jean-Claude Penchenat.

1986, voyage et exposition en Chine, avec Cueco, Marinette et Yvette (Pékin, Shangaï, Canton, Xian...). Nous faisons avec Cueco de nombreuses conférences dans les universités et écoles d'art. C'est le dernier jour, au dîner d'adieux, que notre interprète nous demande ce que signifie le mot impressionnisme... On s'est demandé à quelles traductions nous avons eu droit au cours de ces rencontres...

Les ateliers de la Ruche étant vraiment trop petits pour y préparer mes interventions, je louais depuis 1973 un atelier à Soisy-sur-École, situé par hasard à côté de celui de Tinguely et de Nicky de Saint Phalle. Je l'abandonne pour acquérir un atelier à Ivry-sur-Seine. Installation des "Arbrorigènes" à la Biennale de Venise, où je suis invité par l'Italie.

1987, installation permanente des "Arbrorigènes" au Musée Picasso d'Antibes. En fait, comme tout ce qui est vivant les "Arbrorigènes" ont fini par mourir.

Après l'écoute d'une série d'émissions de Philippe Hersant sur la musique napolitaine, premier voyage de repérage à Naples. Jean Digne me propose de m'accueillir à l'Institut culturel.

1988, fresque à Belfort au Passage de France, sur les lieux par lesquels arrivèrent les Prussiens. Je réunis les personnages qui ont œuvré aux échanges culture germanique/culture latine: Goethe, Nerval, Wagner, Berlioz. Ce projet me fait découvrir Hölderlin, Schiller, Heine, Kleist...

"Naples", premier collage.

1989, scénographie de Musique Citoyenne, mise en scène de Dominique Guilhaud.

Un matin de septembre 1989, je reçois plusieurs appels d'amis qui me suggèrent d'acheter Libération : à une question d'Henri-François Debailleux sur ce qui l'intéressait dans la peinture contemporaine en France, Francis Bacon répond : « En France, vous avez Ernest Pignon-Ernest... mais je n'ai pas vu ses derniers travaux». Je lui fais parvenir quelques petites photos de mon travail à Naples, que je viens de commencer. J'ai quelques lettres de lui dans lesquelles il me demande des agrandissements, notamment de mon personnage dans le soupirail et où il me dit s'être intéressé à mes travaux depuis les années 1970. La personne qui reconstitue son atelier aujourd'hui, m'a écrit pour me demander l'origine de certaines de mes images qu'elle y retrouve. Scénographie d'après Le Livre de la pauvreté et de la mort de Rilke, avec Clémentine Amouroux et Pierre Doussaint.

1990, "Naples", deuxième collage.

Exposition dans la maison de Masaccio en Toscane avec Hervé Télémaque, Gilles Aillaud, Cueco.

1991, voyage et exposition à Prague et Bratislava.

Première exposition à la Galerie Lelong "Naples, lavori in corso". Au cours du vernissage je rencontre André Velter...

La suite de notre amitié dans ce livre. Bien d'autres livres et d'autres projets disent nos passions communes.

Invité à Alger par Alain Dromson. Conférence à l'Institut français, la moitié du public quitte la salle lorsque je projette les images du moulage d'une femme nue, réalisé pour les "Arbrorigènes". Conférence à l'École des Beaux-Arts, invité par Monsieur Asselah, qui sera assassiné dans l'école-même, quelques mois plus tard.

Je suis membre du jury au Festival de Cinéma italien d'Annecy. Rencontre avec Giuseppe De Santis. Je lui dis que de Riz Amer, je ne me souviens que des cuisses de Silvana Mangano... Tutti mi anno detto la stessa cosa!

Séjour à New York. Ayant mené à Naples une interrogation des mythes fondateurs à travers la peinture, je pense trouver à New York une façon d'aborder les mythes contemporains, à travers une iconographie plutôt inspirée du cinéma et du roman. Le climat très répressif qui y règne à ce moment-là, me fait renoncer.

1992, plusieurs expos en France. Exposition à Rome, initiée par Bonito Oliva, avec Arman, Michel Verjux, Claude Viallat, Bertrand Lavier, ainsi que des expositions personnelles dans différentes galeries de Rome.

Francesco Rosi m'appelle et me dit qu'il ne peut pas filmer les rues de Naples sans mes images. Je le rencontre au Santa Lucia, à Naples, où je reviens encore avec un nouveau collage, autour du personnage de "Pulcinella". Invité plusieurs semaines au Château de Beychevelle (près de Bordeaux), avec dix artistes de pays différents, pour travailler à une allégorie contemporaine de la Justice, je propose un environnement de dessins autour d'une femme noire, nue et enceinte : la Justice, comme quelque chose à venir.

Symposium baroque à Litomerice près de Prague, premier travail sur l'anneau de Moebius et sur Sainte Thérèse. Visite du camp de Terezin, où je découvre la plaque: «Ici est mort Robert Desnos».

1993, les éditions Actes Sud et Catherine Putman m'invitent pour l'exposition d'été à la Chapelle du Méjean à Arles. Deuxième travail sur la bande de Moebius: "Picasso/Mithra/crucifixion". Je rencontre Marcelin Pleynet et Actes Sud publie nos entretiens : L'homme habite poétiquement.

Voyage en Jordanie, dessins sur le site de Petra.

La Poste me propose de faire une série de timbres: portraits de Yourcenar, de Maupassant, de Cocteau...

1995, "Naples", quatrième collage.

Séjour à Munich pour l'exposition à la Neue Pinakothek.

Mis à l'index depuis mon collage contre le jumelage Nice/Cape Town, 1995 est l'année de ma première exposition à Nice, au Musée d'Art moderne et d'art contemporain (MAMAC).

Premiers contacts avec Jean-Christophe Maillot et les Ballets de MonteCarlo. Réalisation d'un rideau de scène pour l'Opéra Garnier de Monte-Carlo et l'année suivante, scénographie pour Roméo et Juliette. Avec André Velter, je rencontre Bartabas. Notre complicité se traduira par des affiches pour ses spectacles équestres, Éclipse et Battuta et différents projets que nous partagerons avec André.

Nous avons prévu dans les statuts du Musée Art Against Apatheid que les œuvres reviendraient au premier gouvernement démocratique d'Afrique du Sud issu du suffrage universel. Je vais donc remettre la collection au Parlement sud-africain à Cape Town. Antonio Saura malade, Mark Brusse et Vladimir Velickovic m'accompagnent. Rencontre avec Nelson Mandela, une immense émotion, il m'amène à présenter le musée et notre action à une tribune du Parlement, un moment considérable. Au cours de ce voyage, j'ai également rencontré Desmond Tutu.

Invité par Jean-Louis Pradel, dans le cadre de "Jardins Secrets", je m'installe dans l'ancienne buanderie de l'Hôpital Charles-Foix d'Ivry. Sur un mur qui se délite, inspiré par une photo où Artaud, assis sur un banc, appuie son crayon sur un point douloureux de son dos, ainsi que par les images que l'on connaît de son visage sculpté par les épreuves, je réalise au pinceau (le crayon fait tomber l'enduit) une série de dessins appelés à se dégrader rapidement.

Monument de la Résistance à Saint-Pierre-des-Corps. Je fais mouler et fondre un bronze d'un cerisier mort, grandeur nature. Placé au centre d'un carré de béton vitrifié, je fais planter des cerisiers vivants et de l'herbe folle autour. C'est le jour de l'inauguration que j'apprends qu'il ne restait aucun arbre sur le territoire de la commune à la fin de la guerre.

Voyage Rimbaldien à travers le Yémen, vers la maison de Rimbaud à Aden, à l'initiative d'Alain Borer.

"Cabines téléphoniques". Les rues de Naples avaient été comme un cadeau pour mes images, la richesse des enduits rouges, la lave noire, les palais, les églises chargées d'histoire, les mythes à fleur du sol... Comme un pari, une rupture nécessaire, je choisis au retour, de travailler sur ces cabines de téléphone, faites de verre et d'aluminium, sans matière, froides, comme aseptisées, porteuses d'autres histoires...

Soyecourt (Somme) "De l'autre côté des arbres", dans le cadre d'un projet sur la Guerre de 14/18. Sur un terrain de combats près du Chemin des Dames, parmi les arbres qui ont repoussé et qui atteignent 15 à 20 mètres, dans une cavité que l'on devine encore creusée par une bombe, j'installe les moulages en bronze d'arbres mutilés, éclatés, coupés, quelques-uns à ras le sol, métaphore des vies fauchées.

1998, dessins pour Voiles, textes d'Hélène Cixous et de Jacques Derrida, aux éditions Galilée. Voyage au Maroc, où je suis invité par l'Institut Français pour préparer une exposition sur mon parcours Napolitain, au Festival de Musique sacrée de Fès. Après avoir choisi les salles, les responsables découvrent mes images, mes dessins, et estiment que les exposer entraînerait trop de risques avec les religieux. J'annule tout.

En 1999, j'entreprends une nouvelle collaboration avec Jean-Christophe Maillot et les Ballets de Monte-Carlo, Cendrillon de Prokofiev, scénographie indissociable du travail sur les lumières de Dominique Drillot.

Voyage en Inde avec Yvette. À New-Delhi, nous retrouvons Alain Dromson et Neera. J'imagine des images à Bénarès... et j'y renonce rapidement à regret. Au vu des recherches qui m'ont été nécessaires pour travailler sur Naples dont la culture m'est si proche, j'ai mesuré les risques de l'exotisme, d'en rester aux apparences et de demeurer au fond étranger à une culture si complexe. Mes interventions n'existent que dans la mesure où mes images nouent des relations profondes avec les lieux où je les inscris. Rester plusieurs années au bord du Gange?

Voyage en Afrique du Sud, invité par Catherine Blondeau et l'IFAS (l'Institut français d'Afrique du Sud). Je pars avec l'idée d'aller travailler sur le caractère multiculturel du pays. La violence, l'ampleur de la pandémie de sida et les sollicitations sur place, m'amènent à changer mon projet. Quelques mois plus tard, je retourne à Johannesburg, "voyage sida", au cours duquel je rencontre les associations, des médecins, je visite des hôpitaux, des dispensaires, des centres de soins, avec l'aide de Catherine Blondeau et de Riason Naidoo.

2002, un atelier est mis à ma disposition à Johannesburg, où je réalise le dessin. Impression et collage des sérigraphies à Durban, avec les gens de l'association "Warwick Junction Project" et à Soweto, avec ceux de "Klipton Youth". Daniel Lelong, Jacques Dupin et Jean Frémon m'organisent une exposition personnelle à la FIAC.

Scénographie de La Belle, (Tchaïkovski), chorégraphie de Jean-Christophe Maillot, pour les Ballets de Monte-Carlo. Je me plonge avec passion dans l'œuvre de Robert Desnos, début d'un parcours qui sera poursuivi. Voyage au Chili à l'occasion de la sortie du livre Ernest Pignon-Ernest, el mural en el Campo Expandido de Pedro Celedon Banadas. Je retrouve, 20 ans après, les amis avec lesquels j'avais travaillé à l'atelier de Bella Vista, à l'époque de Pinochet, et aussi Balmès et Gracia Barrios, que nous avons accueillis à la Ruche. Visite du Musée Allende. Conférence au Musée de Bella Artes. Découverte du désert d'Atacama (projet de travailler dans les villes abandonnées). Centenaire de La Ruche. Depuis une vingtaine d'années je me suis beaucoup impliqué dans le fonctionnement et la vie de cette cité d'artistes, avec l'objectif - à l'origine de sa création par Alfred Boucher - de la conserver comme un vrai lieu de création multidisciplinaire et cosmopolite. À l'occasion de son centenaire, nous organisons une série d'expositions, notamment avec le Musée du Montparnasse et la Coupole, dans le souci de sensibiliser les institutions aux problèmes de sa restauration. J'écris la préface de l'ouvrage de Dominique Paulvé La Ruche un siècle d'art à Paris, publié par Grund, en 2002.

Un matin aux éditions Galilée, Michel Delorme me passe Michel Onfray au téléphone. Nous nous rencontrons dès le lendemain à la Ruche. Très vite, il organise une exposition sur mon travail à Argentan et écrit « Les Icônes païennes ». Il parle d'une mystique de gauche, nous partageons une admiration pour Blanqui (on en fera peut-être un livre), des désaccords sur Marx... une amitié.

2003, Après avoir rencontré Josette Audin et lui avoir soumis mon projet, avoir parlé avec Henri Alleg, je trace avec mes images un "Parcours Maurice Audin" dans les rues d'Alger, du quartier du Champ de Manœuvre où il vivait, à la rue Ali Hodja où il a été assassiné. Conférence à l'École des Beaux-Arts d'Alger, invité par Mohamed Djahiche qui a eu le courage de prendre la succession de Monsieur Asselah, et celui, civique, d'œuvrer sur place pour son pays.

Août, comme chaque fois que je monte le Ventoux à vélo, je m'arrête au retour, à Bédoin, chez Estelle et Paul Veyne. Devant un pastis il me dit: «Je n'aurais jamais dû faire la préface de ton livre, je ne supporte pas que tu fasses des choses qui disparaissent... ». Il parle de Rome, des femmes et de René Char comme personne.

2004, Depuis plusieurs années, je travaille à des dessins inspirés des textes des grandes mystiques chrétiennes, avec Bernice Coppieters qui est plus qu'un modèle. Danseuse étoile des

Ballets de Monte-Carlo dont j'ai pu mesurer avec les quatre scénographies que j'ai faites là-bas, la sensibilité, l'intelligence, l'immense danseuse qu'elle est... et la gentille patience qu'elle a pour ce travail auquel elle apporte beaucoup. Jean-Christophe Maillot s'est inspiré de ces séances de poses pour un de ses ballets, Miniatures.

Publication de Corps d'Extase, un recueil de lithographies, avec des poèmes d'André Velter sur ce même thème (édition par Les Amis du Livre Contemporain).

2005, J'apprends que j'entre dans Le Petit Larousse.

2005-2006, scénographie du Songe, avec Jean-Christophe Maillot et les Ballets de Monte-Carlo. En juillet 2006, à Brest, début du "Parcours Genêt".

2007, Situations Ingresques, Musée Ingres, Montauban.

Juin 2008 « Extases » Chapelle Saint Charles, Avignon et parution d'un livre avec un texte d'André Velter (Gallimard).

Maison René Char, l'Isle sur la Sorgue.

Exposition itinérante Anglet, le Creusot.